Barbara STIEGLER

NIETZSCHE ET LA VIE

UNE NOUVELLE HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Gallimard, Paris, 2021

Voilà un essai qui mérite le détour, et quelques efforts pour le lire. Efforts en tout cas pour moi. Sans doute que ceux qui ont une culture philosophique plus charpentée que la mienne auront moins de difficultés[1]. Mais je reconnais que Barbara Stiegler[2] fait réellement œuvre de pédagogie, avec clarté et sans jargon, conduisant pas à pas son lecteur dans l'univers parfois abscons des théories philosophiques en précisant leurs prémisses et en éclairant leurs conséquences.

Personnellement, je me suis toujours méfié des traductions qui comportent si souvent des trahisons. Ce qui peut se pardonner (difficilement déjà) quand il s'agit de la forme romanesque, mais devient inacceptable lorsqu'il s'agit de concepts. Et c'est plus vrai encore en ce qui concerne Nietzsche dont on redoute les truandages opérés par sa sœur pour mettre sa pensée en adéquation avec l'idéologie nazie qu'elle soutenait. Mais ici, je fais une confiance aveugle à Barbara Stiegler quand elle cite et traduit Nietzsche dont la philosophie remet le vivant, le corps vivant, au centre de la pensée.

La philosophie platonicienne, et c'est sans doute ce qui a fait qu'elle a été compatible avec l'Église catholique, suppose un monde abstrait des idées, supérieur au monde trompeur des sens et du corps. Ce mépris pour ce corps vivant, qui pourtant est le lieu de la pensée, préparait le dualisme auquel on réduit, à tort, la pensée cartésienne.

C'est bien ce même retour d'une centralité du corps, de l'épaisseur de sa présence, de sa constitution vivante qui me semble devoir être le point d'appui des réflexions systémiques. C'est lui qui doit être placé au centre, jamais oublié, puisqu'il porte en même temps les contraintes et les potentialités du devenir. En tenir compte, c'est s'obliger aussi à tenir compte des éléments non-humains négligés par la dimension purement cognitive à laquelle on réduirait la supériorité de l'humain. Des éléments dont la présence physique participe du monde dans lequel nous existons, qui nous contraignent et nous nourrissent.

Le travail qui nous est proposé resitue la philosophie de Nietzsche dans une continuité, même, tout en étant en rupture, avec ces traditions. Barbara Stiegler expose les lignes de force des constructions de ses prédécesseurs Platon, Descartes, Kant, Schopenhauer, les échanges avec ses contemporains, Marx, Husserl, Heidegger, James, Dewey, Bergson, et son influence sur ses successeurs, Canguilhem, Foucault…

Avec Nietzsche les sciences s'unissent à nouveau à la philosophie. La biologie, la physiologie, redeviennent des aliments de la pensée, tout autant que la théorie de l'évolution qui impose une continuité dans une pensée structurée jusque-là par les ruptures et les oppositions à partir des voies créatives et différenciés du vivant, privilégiant une compréhension des processus davantage qu'une classification des résultats. Sans oublier les effets de nos technologies sur notre vie même. Les inventions du télégraphe ainsi que celle du chemin de fer, deux dispositifs qui accélèrent les échanges et nient les distances, semblent lui inspirer des anticipations philosophiques qui aujourd'hui s'incarnent en nous désincarnant.

On pourrait repérer dans sa démarche une manière de penser déjà pleinement systémique. *« Nietzsche identifie une opposition matricielle : celle du devenir d'un côté, marqué par la contradiction, la pluralité et le conflit du monde physique et de la permanence de l'autre, associé à la cohérence, à l'unité et à l'harmonie du monde*

---

[1] … surtout s'ils ont lu, ce que je n'ai pas fait, les précédents travaux de Barbara Stiegler sur les rapports entre la biologie et la philosophie chez Nietzsche : *Nietzsche et la biologie* (PUF, 2001), *Nietzsche et la critique de la chair : Dionysos, Ariane, le Christ* (PUF, 2005)

[2] Barbara Stiegler dont j'ai fort apprécié un des ouvrages précédents *« Il faut s'adapter. Sur un nouvel impératif politique »,* NRF-essai, Gallimard - Cf. lecture n°137 de décembre 2019 sur wwww.frbalta.fr

métaphysique. C'est sur cette base, d'après lui, que la métaphysique et la morale ont développé conjointement une haine systématique du devenir, qui a elle-même fourni la matrice affective de leur conception grammaticale de la cause. Face à tout évènement négatif, il s'est à chaque fois agi, pendant plus de deux mille ans, de retrouver la « cause » ou « chose originaire », c'est-à-dire le « sujet » grammatical[3] *porteur de la faute, de le découper et de l'isoler du* continuum *complexe auquel il appartient. »* (p 285)

Ou encore : *« ces causes ne sont plus ni uniques, ni originaires. Elles s'esquissent toujours au sein d'un champ conflictuel de forces, elles-mêmes foncièrement polysémiques. »* (p 287).

Je ne peux m'empêcher de rapprocher sa manière de regarder le monde de celle d'un de ses contemporains, Georg Simmel (1858-1918) ou de la démarche de Vladimir Jankélévitch, même si ces derniers ne sont pas cités par Barbara Stiegler.

C'est bien ce qui manque à la systémique, cette référence aux corps qu'il s'agissait pourtant de sortir de l'invisibilité psychanalytique, d'observer dans leur danse collective. Mais ne vivons-nous pas à une époque de haine du corps, qui veut l'augmenter en l'annihilant, le dépasser, nier ses limites, rendre inapparente sa section reproductrice même, et viser sa disparition dans un transhumanisme de l'immortalité. La mortalité n'est-elle pas la qualité indispensable intrinsèque même de la vie ?

D'où l'intérêt de rapprocher l'approche systémique des neurosciences, des connaissances physiologiques et éthologiques du vivant[4], prenant ses distances vis-à-vis de la sociologie qui, jusqu'à maintenant, semble gauchir ses interprétations… Tout serait « la faute au système », une abstraction totale, qui néglige et invisiblise les corps qu'elle observe et mesure comme s'ils étaient des objets. Le corps vivant est un corps en lutte. Nietzsche en savait quelque chose, malade comme il le fut ! Notre corps vivant se construit dans l'adversité, qui, *« si elle ne le détruit pas le rend plus fort »*. On ne peut séparer d'une façon si tranchée la santé et la maladie, l'état normal et le pathologique comme le reprendra Canguilhem[5]. On retrouvera cette idée dans l'organe-obstacle de Jankélévitch : mon œil, qui me permet de voir, est en même temps aveugle à nombre de stimuli.

Remettre le corps au centre de nos constructions, c'est refonder une éthique du respect et de la dignité, de la vulnérabilité et de l'échange, du don et de la valeur qualitative sans avoir recours à une révélation persécutrice. Notre corporéité est plus que de la somme de nos actions ou de nos comportements, il est autre que des mises en œuvre ou un moyen, il est la condition même d'un étant toujours en devenir, la vie même dans sa capacité créatrice, aveugle mais déterminée.

« Au temps des crises écologiques et sanitaires, dont il a su pressentir les prémices à l'âge du télégraphe, la leçon philosophique qu'il nous faut retenir de Nietzsche n'est nullement qu'il n'y aurait « pas de vérité », et moins encore que qui serait légitime pour dire n'importe quoi. Elle est plutôt que la connaissance ne peut s'approcher de ce que Nietzsche a appelé à son tour la « vérité » - ce « flux absolu » qui totalise la multiplicité de tous les points de vue et auquel il a, tout au long de son œuvre, donné le nom du dieu grec « Dionysos » - qu'en endurant le conflit des perspectives et en obligeant chaque point de vue limité sur le réel à entrevoir ce qui l'excède ou le déborde, le contraignant ainsi à s'élargir et à se transformer. » (p 385)

---

[3] Barbara Stiegler nous rappelle que Friedrich Nietzsche fut philologue – linguiste – avant de devenir philosophe. D'où son attention aux structures du langage.

[4] Comment pourrait-on prendre en compte le vivant et prendre soin de lui sans respecter les conditions environnementales multiples et complexes nécessaires à sa santé et à sa survie ? « Retrouver l'animisme ! » devrait être le slogan de l'écologie d'aujourd'hui.

[5] Georges Canguilhem, *Le Normal et le Pathologique*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2013, 12e éd., 300 p. - accès gratuit par la bibliothèque Wikipédia